

## A propos de l'euthanasie

Daniel Desmedt

*Dis-moi au revoir.*

*C'est tout.*

*Je ne sais plus rien de toi.*

*Je m'en vais avec les algues.*

*Viens avec moi.*

*Quelle est ma vérité à moi ?*

*Si tu la connais, dis-la-moi.*

*Je suis perdue*

*Regarde-moi.*

*Je crois que c'est terminé. Que ma vie c'est fini.*

*Je ne suis plus rien.*

*Je suis devenue complètement effrayante.*

*Je ne tiens plus ensemble.*

*Viens vite.*

*Je n'ai plus de bouche, plus de visage.*

Marguerite Duras, « C'est tout », 1995

La question de l'euthanasie occupe aussi bien le législateur que les débats publics, avec une insistance suspecte qui amène forcément à s'interroger sur l'arrière scène. Elle conduit à une tâche à la limite du possible. Comment réunir le symbolique au réel le plus dur, à l'altérité absolue de la mort, en préservant l'intention de réduire l'imaginaire à quelques lambeaux irréductibles ? Comment concilier la loi et la demande du mourant, qui n'est pas un désir ?

Comment mettre des barrières aux désirs mortifères des proches bien intentionnés ?

Qu'y a-t-il de commun entre penser sa propre mort et assister celle d'un autre ? Entre l'angoisse intérieure de disparaître, de quitter toute attache, et le spectacle de la disparition d'un semblable ? Comment peut s'organiser la rencontre entre le mourant, qui va vivre l'approche de la mort dans ses tripes et ses émotions, et le médecin, observateur forcément extérieur au processus ?

Il y a évidemment un paradoxe à parler d'euthanasie<sup>1</sup>. Déjà, associer l'idée de mort et la douceur laisse peu de place à l'angoisse. Comment envisager que la mort puisse être bonne ? À force de vouloir adoucir la mort, ne risque-t-on pas de tuer la mort elle-même, c'est-à-dire de priver l'humain de sa conscience d'être humain ? Mais surtout, exprimer un souhait de mourir profond et sincère est quelque chose d'inhabituel, tant les liens à la vie semblent forts. La clinique nous apprend que seuls les mélancoliques sont susceptibles d'oublier leur instinct de vie et de vouloir plonger dans l'état d'indifférenciation qu'est la mort. Il faut la puissance des effets de déliaison de l'état mélancolique, la dissolution de la parole dans une humeur noire et marécageuse, l'immobilisation presque complète du temps et l'abolition apparente du futur pour vouloir plonger dans un néant sans retour. Les personnes atteintes de maladies incurables peuvent en arriver à souhaiter échapper à leurs souffrances, mais il y a une opposition certaine entre l'idée de quitter le monde des vivants et celle de s'adresser encore à son semblable pour lui demander de tuer.

S'apprêter à plonger dans la mort, mais parler encore à un vivant. Penser l'humanité tout en évoquant un meurtre désiré. Ces oppositions distordent les concepts et suscitent des tensions énormes.

La clinique de l'euthanasie et de la fin de vie est très singulière. Dans la pratique quotidienne, le médecin est confronté à des demandes apparemment claires et directes, qui laissent largement de côté les questions d'inconscient et de transfert. Lorsqu'il est question d'euthanasie, il devient hasardeux de s'en tenir à l'énoncé de la demande en oubliant son énonciation : que tente de signifier celui qui demande à son semblable de le tuer ? Qu'est-ce qui est ébranlé par cette demande de transgression d'une loi fondamentale ?

Le malade demande à mourir, c'est-à-dire qu'il veut que l'on accélère le trajet qui le mène de sa condition d'être parlant à celle d'objet froid et inanimé. Posée ainsi, la question amène l'idée de jouissance. N'y a-t-il pas risque que celui qui satisfasse une demande d'euthanasie ne se laisse emporter par sa jouissance de faire de l'autre un simple objet ? Même d'apparence civilisée, la transgression de l'interdit du meurtre, peut conduire celui qui l'accomplit du côté de la jouissance, du sentiment de toute-puissance. À moins qu'il ne devienne lui-même, en abdiquant d'une partie de son humanité, l'objet de celui qui lui demande la mort. La mort est absolue, sans nuance. Elle nous ramène

---

1. Euthanasie : emprunt au grec tardif, « euthanasia » mort douce et facile. Relevé en 1771 au sens d' « art de rendre la mort douce », in *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*.

du côté d'une jouissance qui ignore la castration. La demande d'euthanasie risque de devenir un jeu de dupes. Quelqu'un demande à être réduit à l'état de cadavre, à être soustrait du monde des êtres parlants. Celui qui accèderait à cette demande sans l'avoir inscrite dans le langage, sans s'être assuré d'une parole signifiante, risquerait de basculer du côté d'une jouissance tyrannique, de perdre lui-même une partie de son humanité.

Point d'autre recours donc que de rester enraciné dans le langage, et que de vérifier encore et encore ce dont il est question. Il appartient au praticien d'aménager l'espace d'une parole singulière : et cela conduit forcément à constater que la question de l'euthanasie n'est pas uniquement une question de souffrance, mais reste avant tout une affaire personnelle, c'est-à-dire qu'elle est marquée par la personnalité de celui qui fait la demande, et de celui qui l'entend.

À l'approche de la mort, quand les défenses s'effritent et qu'il ne reste plus que l'essentiel, il n'y a plus de place pour les détours, ou le vernis social. Ainsi voit-on des patients obsessionnels renoncer à tout pour ne pas rencontrer leur impuissance. Pour eux pas question de demander l'euthanasie, ou quoi que ce soit d'ailleurs. Une fois que le médecin a eu le malheur de décréter « qu'il n'y a rien à faire », ils ne font plus rien, ils ne sont plus rien. Il s'agit d'en finir vite, de ne rien demander à personne, de se dépêcher d'arriver au néant, à être rien, dans ce qui pourrait sembler une tentative dérisoire d'être plus rapide que la mort. Eux qui toute leur vie ont demandé à l'autre d'occuper la place du mort, eux qui ont toujours affirmé qu'ils n'avaient besoin de rien, ceux-là ne vont pas laisser la mort occuper la place du mort, la place de l'Autre : ils se dépêchent de mourir, dans un silence assourdissant, qui ne peut que laisser leurs proches fragiles et pantois.

Si l'obsessionnel ne demande rien, l'hystérique demande autre chose, toujours autre chose. Bien sûr, il (elle) peut demander l'euthanasie, mais tant pis pour le médecin qui sera dupe. Le rendez-vous sera manqué, il se passera autre chose, à un autre moment. La médecine n'offre que des distractions dérisoires par rapport à la question de la mort. Le praticien qui croirait avoir une réponse à offrir aux portes du néant sera vite renvoyé à sa propre castration. Seuls trouveront grâce ceux qui promettent l'élévation vers une autre dimension. En ces temps où la religion est prise de doutes, ceux ou plutôt celles qui agitent l'illusion de la sérénité ont l'assurance de beaux succès en librairie, à défaut de pouvoir apporter un réconfort véritable aux mourants ordinaires. Le mirage de la mort sereine est la dernière chimère à offrir à l'hystérique qui veut aller plus loin encore à l'approche de la mort. La sérénité ne serait-elle pas un dernier pied de nez à la grande faucheuse ? S'il était possible de l'atteindre, ne serait-ce pas là une manière élégante de montrer à la camarade qu'elle est finalement aussi impuissante que tous ces médecins et leur science dérisoire ?

Quant au pervers, il cherche simplement à gagner, une fois de plus. Ainsi cet homme, ancien proxénète, meurtrier probablement, qui se savait atteint d'une défaillance cardiaque qui le conduisait chaque jour au plus près de la mort. Il clamait haut et fort son désir (ou plutôt son exigence) d'être euthanasié.

Un jour une infirmière, lassée par son insistance lui fixe un rendez-vous au lendemain, pour parler d'une euthanasie éventuelle. Le jour venu, dans un ultime pied de nez, il est mort...

Ainsi, il est des cas où la demande d'euthanasie est avant tout le reflet du rapport qu'entretient le requérant avec la castration. Face à la mort, il n'est pas possible de se défilier, tout au plus de manifester une dernière fois qui on est. Et si le patient n'a d'autre choix que d'apparaître dans son authenticité, il exige finalement du médecin une sincérité équivalente. C'est-à-dire de l'écouter avec une certaine fragilité. C'est en effet le manque du médecin qui permet au patient d'inscrire quelque chose, de partir en laissant une trace, d'avoir vécu une ultime rencontre. En se reconnaissant castré, impuissant face à la mort, limité dans ses moyens d'action, le praticien reste à portée du mourant et lui garantit le lien avec l'humanité. Pas de science ici, pas d'élévation vers le sacré, mais juste une rencontre humaine.

Il est cependant des situations où la question de mettre fin à une vie survient inéluctablement. Lorsque la douleur est trop forte, lorsque le corps défaille et réduit la vie à une peau de chagrin, hâter la mort devient une préoccupation, souvent plus pour les proches et les soignants que pour le mourant. Le corps détermine alors la vie psychique, et la réduit peu à peu. La question de la liberté s'efface peu à peu. Quelle liberté reste-t-il lorsque l'on est pris par des douleurs atroces, où lorsque l'épuisement ne permet plus que des moments limités de conscience ?

La mort petit à petit semble déconstruire l'humanité. Et donc elle pose la question de ce qui fonde l'humanité. Cette question est à l'œuvre dans la revendication du droit de mourir dans la dignité.

Cette exigence est en général formulée par l'entourage du mourant. Pour celui-ci, il s'agit simplement de vivre les instants de répit que laisse la maladie, et la question de la dignité ne se pose plus. Elle reste extérieure à l'enveloppe fragile d'un être dont l'inscription dans le temps est limitée par les défaillances du corps. Par contre, cette question agite les proches, mis à mal dans leur idéalisation du malade. La déchéance du corps, qui parfois altère l'esprit, est l'horreur dernière. Elle atteint la possibilité d'aimer encore celui que l'on ne veut pas voir partir. La question de la dignité est alors un paravent qui évite d'avoir à parler de sa propre souffrance, de la difficulté à maintenir le lien et la continuité quand l'image de l'être aimé est mise à mal. Une menace serait alors d'avoir à faire le deuil de l'humanité du mourant avant sa mort, avant qu'il ne soit possible de s'engager dans le deuil de la personne elle-même.

Il importe donc dans ces moments de tension de distinguer la question de l'appartenance à l'humanité, telle que la vit le mourant, et la question de la dignité, qui interpelle les proches au niveau de l'imaginaire et de l'idéal.

*« Ce n'est rien, c'est la bête qui meurt. »*

François Dolto était à l'extrême fin de sa vie. Une amie vient lui parler et soudain Dolto éclate en sanglots. Son amie s'étonne. Comment ? Celle qui a écouté les tourments des enfants et des adultes, celle qui a passé sa vie à

réfléchir sur le sens de l'existence se met à pleurer ainsi comme n'importe qui. Alors Dolto a cette phrase remarquable :

« Ce n'est rien, c'est la bête qui meurt. »

La psychanalyste peut avoir pensé la mort, l'être humain n'en est pas moins là avec une animalité millénaire.

Qu'est-ce qu'un être humain finalement ?

Une splendide mécanique biologique, un animal très évolué, et tout ce qu'il y a en plus. Un langage qui ouvre la porte des concepts abstraits et de la représentation du temps qui passe. Un inconscient qui garantit de l'altérité. L'approche de la mort, la perte de la vitalité, la douleur physique, l'altération de la conscience sont autant d'éléments susceptibles de déconstruire ce splendide édifice. Et ce processus conduit à un paradoxe. Quand le corps défaillant impose sa tyrannie, empêche de parler, de penser même, c'est un instinct très animal qui raccroche à la vie. Et c'est l'humanité du mourant, ce langage qui lui permet d'avoir une notion du temps et d'imaginer un futur, qui le conduit à demander la mort. La tension est alors inévitable entre la bête qui veut vivre encore, qui vit ou survit dans un présent auquel il s'accroche, et l'humain qui espère la tranquillité. Se retrouver au bord de la mort, pour la plupart des hommes n'a rien de mélancolique. La mélancolie tue le désir, semble arrêter le temps et abolir l'avenir. Elle détruit le sens, fait qu'il n'y a plus rien qui fasse sens dans la vie. Pas de sens, et donc plus d'attache. L'approche de la mort réelle, au contraire, rappelle ce qui fait lien à la vie. Sentir la mort approcher, c'est sentir l'altérité absolue de celle-ci, et rendre plus aiguë encore la distance entre la vie et la mort. Le marécage noir de la mélancolie par contre rend tout uniforme, informe et chaotique, y compris la distinction entre la vie et la mort.

Pourtant, dans les moments qui précèdent la mort, les phénomènes de déconstruction du corps et du psychisme peuvent paraître dissoudre la question du sens. La vie semble se réduire au maintien de fonctions animales et à des moments de conscience plus ou moins embrumés par la fatigue et les traitements analgésiques. C'est dans cette période que la famille et les soignants sont amenés à soulever la question du sens à vivre. Et face au silence du mourant, ou à son incapacité à répondre à une question si profonde, qui met en jeu toute sa construction psychique, certains sont tentés d'inscrire leur réponse là où il n'y a que mystère.

Voir un être humain se raccrocher à la vie quand tout est en apparence perdu, le voir vivre encore malgré l'impotence et la douleur reste bien souvent incompréhensible. Est-ce humain de souffrir ainsi ? Cela vaut-il la peine ? Là, dans ces circonstances où l'être humain risque de ne plus être qu'un corps animé de réactions réflexes, automatiques, là où il risque d'être réduit à son animalité, là où l'animalité même se déconstruit et perd son instinct de vie, que reste-t-il encore ? Dans cette décomposition progressive, où cesse l'humanité ? Comment ne pas être pris de vertige face à cette rencontre avec le rien, avec le réel qui laisse sans voix ? Comment trouver de la dignité quand l'autre se dissout ?

L'inscription dans le cours du temps garantit l'humanité et permet la dignité. Pour tenter de cerner ce qui se passe en fin de vie, il peut être intéressant de se référer à des circonstances particulières, que tout semble séparer, et qui, par des chemins différents et incomparables détruisent l'humain : la Shoah, qui fut une entreprise d'exclusion de l'humanité, et la condition des vagabonds, de ceux qui s'inscrivent en dehors de la dignité.

Auschwitz, Treblinka, Sobibor... Mais aussi Breendonk, le Vel d'Hiv, l'étoile Jaune, les rafles, les enfants cachés... Une horreur absolue planifiée par un régime de fonctionnaires disciplinés, de petits chefs ordinaires<sup>2</sup>, un génocide organisé avec efficacité par des hommes satisfaits d'eux-mêmes, aimant le travail bien fait. Eichmann, lors de son procès, a abondamment expliqué son souci d'être un exécutant sans états d'âme, au point de nous paraître s'exclure de la morale des hommes.

Auschwitz n'était pas seulement un camp de la mort, et il ne s'agissait pas simplement de tuer. Beaucoup de déportés n'étaient pas exécutés à leur arrivée. Ils subissaient un long parcours fait de privations, d'humiliations, de violences. Ils étaient dépossédés de tous les signes extérieurs de leur identité : plus de nom, mais un matricule tatoué sur leur corps. Les mauvais traitements et les épreuves les dépouillaient progressivement de leur dignité. Chacun avait à se battre pour survivre, pour préserver le peu de nourriture qui permettait de tenir quelques jours de plus. Certains étaient affectés au sonderkommando chargé de vider les chambres à gaz. Face à cette horreur inconcevable, l'alternative se résumait à devenir immédiatement fou, ou à tenter de prendre une distance qui évacuait la question du bien et du mal. Impossible de poser la question de la morale à Auschwitz, seul restait le problème de la survie.

Giorgio Agamben, dans le livre *Ce qui reste d'Auschwitz*, évoque ceux qui ont abandonné, ceux qui ne sont plus tout à fait vivants et pas encore morts. Ce sont les musulmans, appelés ainsi à cause de leur attitude courbée, de leurs mouvements de balancement qui évoquent un homme en prière, à cause aussi peut-être de leur soumission totale aux conditions de détention. Les musulmans du camp, ce sont ceux qui ont renoncé : renoncé à vivre, renoncé à parler, renoncé à la dignité, renoncé à leur condition d'être humain. La faim et les mauvais traitements ont eu raison de leur identité. Ils sont entièrement soumis aux sensations de leur corps décharné. Ils n'ont plus aucune liberté de parler, de penser les événements. Le temps n'existe plus pour eux, au-delà de la recherche d'un morceau de nourriture qui n'apaisera même pas leur faim. Ils sont devenus l'objectif de leurs bourreaux : ils n'appartiennent plus vraiment au genre humain, et réalisent ainsi le rêve des nazis. En sortant presque de l'humanité, ils confirment la perte d'humanité de leurs persécuteurs, mais cela n'a plus de sens. Là il ne s'agit plus simplement de tuer des hommes et des

---

2. Dans un album de photos presque banal, appartenant au commandant de Treblinka, figurait la mention « le bon temps ». Camp de vacances pour l'un, camp d'extermination pour les autres. Y côtoient des photos de famille banales, et les images d'une pelleuse en train d'exhumer des cadavres pour les transporter au four crématoire.

femmes en raison de leur origine : il est question d'abord de les sortir, de les exclure de la condition humaine. Ils sont au bout du parcours, et bientôt ils disparaîtront en fumée, sans laisser de trace. Morts-vivants, cadavres ambulants, la question de la mort ne se pose plus. Auschwitz n'est pas un camp de la mort, c'est une industrie de l'élimination. À Auschwitz, on en est arrivé à tuer la mort elle-même : en anéantissant des êtres humains, en les privant de la moindre parcelle de dignité, en ne leur reconnaissant ni nom ni identité, en organisant la défaillance des corps pour qu'ils deviennent les tombeaux des âmes, on en est arrivé à supprimer la question de leur mise à mort, à détruire tous les signes d'une mort humaine, toute possibilité de deuil. Seule subsiste l'horreur absolue.

Auschwitz est donc l'expérience atroce de la sortie de l'humanité. Conduire un être humain à la perte absolue de la liberté, faire qu'il n'a plus rien à dire, et qu'il soit purement soumis aux sensations douloureuses d'un corps réduit à l'animalité. Faire en sorte que le temps n'existe plus pour lui, qu'il soit condamné à survivre dans le présent le plus immédiat, à se heurter sans cesse aux sensations de faim, d'anéantissement par la douleur, avec au bout de cette descente aux enfers, le crématoire, la réduction à quelques cendres anonymes qui n'auront pas de sépulture. Une œuvre de destruction absolue, conduite par des bourreaux qui s'excluent de la civilisation. En s'intégrant à une machine de destruction planifiée, ils deviennent eux-mêmes des machines monstrueuses à produire l'anéantissement. Si le musulman est le prisonnier absolu de l'animalité de son corps, le kapo d'Auschwitz est sorti lui-même de l'humanité en abolissant sa propre dignité avant de détruire celle de ses victimes, en ignorant le lien aux autres humains. Robot au service d'une machine soigneusement administrée et froidement efficace, il tue la mort avant d'exterminer ceux à qui il refuse tout lien.

La Shoah est l'exemple extrême de la destruction de l'humanité, à travers la destruction des corps et des esprits, à travers l'abolition de l'éthique et du lien. Aujourd'hui, nous rencontrons au détour de nos cités ceux qui ont renoncé au lien social : ceux que l'on appelle pudiquement SDF, « sans domicile fixe » (comme si l'octroi d'un logement pouvait balayer le problème du champ de notre regard) connaissent une autre forme de déconstruction de leur personne. Il ne suffit pas d'avoir perdu son chez soi, son travail ou sa famille pour devenir SDF, et l'expérience montre qu'il est quasiment impossible de réintégrer celui qui a passé quelques années à la rue en lui offrant simplement des mesures sociales. En général, les clochards<sup>3</sup> ont connu une enfance très déstructurée, faite d'instabilité, de maltraitance, de difficultés à intégrer les limites d'une vie sociale. Le clochard n'est pas simplement la victime d'une société, bien que l'âpreté de notre monde puisse contribuer à cette désinsertion. Avant d'être un exclu, il n'a pu intégrer une fonction paternelle protectrice. La société est perçue, non pas comme un ensemble de liens personnalisés et structurés, mais comme une entité globale, un équivalent de mère archaïque et

---

3. P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris* », Paris, éd. Terre Humaine Plon, 2001.

toute puissante. A défaut de tout donner, elle devient une force écrasante, à laquelle le clochard tente de se soustraire en se plaçant dans un ailleurs. Il ne lui reste donc que la rue, c'est-à-dire l'espace public, ou plus précisément, les espaces oubliés par la structure sociale, les lieux sans nom et sans identité. Dans ces non-lieux, pas de temps non plus, ou plutôt, un présent sans cesse recommencé, sans structure, sans différenciation, sans projet. Vivre dans la rue, c'est connaître chaque jour l'incertitude et la faim, c'est risquer d'être agressé, dépouillé, enfermé. C'est le nomadisme absolu. Toutes ces circonstances ne font que renforcer les problèmes d'une personne qui n'a pas pu inscrire la notion du temps qui passe. L'histoire du SDF révèle souvent que dès le plus jeune âge, il n'a pas intégré les rythmes fondamentaux de l'existence. L'insécurité d'une relation perturbée à la mère, l'absence de père fiable l'ont laissé dans le chaos. Si les rythmes naturels de l'alimentation et des fonctions digestives n'ont pas été supportés par une relation suffisamment stable et constante, les fils conducteurs à travers le temps n'ont pu se tisser. L'enfant est alors laissé à son angoisse et les limites n'apparaissent pas sécurisantes, mais comme des barrières suscitant l'opposition, la révolte et parfois l'envie de tout casser. À l'âge adulte, ces personnes réussissent parfois à se stabiliser un temps si elles trouvent un partenaire susceptible de jouer le rôle de substitut parental. Mais il suffit que cette relation se rompe pour que le fragile édifice s'écroule. La désinsertion sociale conduit alors à une décomposition du rythme de la vie, qui entre en résonance avec le chaos intérieur. Dans ce monde psychique où la continuité n'existe plus, où il est impossible de se reconnaître un futur, la vie devient rythmée par les besoins fondamentaux du corps. La liberté n'est plus qu'un rêve, une chimère représentée par l'errance, et seule subsiste la tyrannie de ce corps, de ses besoins, de ses pulsions. La vie psychique ne dépasse plus de beaucoup l'enveloppe corporelle : la question de la dignité s'efface.

Elle disparaît puisqu'il n'y a plus d'autre être humain, mais simplement une vie égocentrée à force d'être soumise aux besoins primaires. Pas de dignité, pas de représentation du temps qui passe : l'univers du vagabond n'est plus très éloigné de celui du musulman dans le camp d'extermination.

Auschwitz est l'expérience de la destruction de l'humain par la tyrannie du corps, organisée par des bourreaux ignorant la civilisation et le lien au semblable. Les vagabonds sont prisonniers d'un présent sans cesse recommencé, d'une absence de lien qui ne permet plus de fonder une dignité. Les patients en fin de vie risquent d'être jetés dans l'exclusion du monde des vivants avant même d'être morts, si on n'y prend garde.

Celui qui proclame que la vie ne vaut plus la peine sans avoir écouté le mourant risque en fait de le jeter hors de l'humanité, d'en faire une chose dont il faut se débarrasser. Le danger, en ignorant la condition d'être parlant du patient, est que le médecin ne s'enferme dans une jouissance perverse. Être celui qui sait et non celui qui écoute. Précipiter dans l'anéantissement l'autre, pour ne rien savoir de la fragilité qui habite tout homme.

La fin de vie déconstruit le corps, l'esprit, la possibilité d'être en lien. Il s'agit d'une régression absolue et tyrannique, d'un retour au chaos des



origines. La mort révèle l'impuissance. Il n'y a pas d'autre choix que de le reconnaître, de se positionner du côté de la castration pour assurer l'ancrage dans une parole signifiante. Face à la déconstruction, il y a donc à assurer une fonction paternelle qui maintient l'inscription du mourant dans l'humanité. En acceptant d'être ébranlé, questionné, par la détresse de l'autre, le soignant affirme l'appartenance commune à la condition humaine, forcément fragile et impuissante. Il peut être le garant de ce qui fait l'homme : une identité singulière et irréductible qui garde son mystère, une inscription dans le cours du temps qui passe par la transmission de la mémoire. Un lien à ses semblables qui est l'essence de la dignité.

Bien sûr, la maladie est souvent cruelle, et peut altérer l'aspect du corps, changer l'apparence du visage, causer parfois des lésions horribles. Mais cela touche avant tout à l'image, et n'entame pas la dignité. La dignité qui va avec la liberté de penser et de parler, ou d'être parlé. La dignité qui est la possibilité de se reconnaître et d'être reconnu comme être humain. La dignité qui va aussi avec le chagrin du deuil, deuil de la vie pour le mourant, deuil d'un être unique pour les proches. La dignité qui peut être préservée tant que l'être n'est pas soumis à une tyrannie absolue...

Mais parfois la tyrannie gagne, et nous n'y pouvons rien. C'est la tyrannie d'une douleur insurmontable qui ne laisse plus penser, la tyrannie d'un corps qui part en morceaux, dont les fonctions abîmées deviennent un cachot pour l'âme. Alors, quand l'être humain, à force d'être prisonnier et soumis, risque lui-même de devenir une chose, un objet, ou pire encore un déchet, vient sans doute le temps de l'euthanasie.

Une euthanasie qui sera une mort douce, parce que jusqu'à la fin, cette personne en train de mourir aura été accompagnée de paroles qui la lient à l'humanité.